

LAI LUCI
LA LUCIE

Vouède depaís déjà eune diyaine d'années, originale mais pas bè maline, lai Lucie n'aivot pus le goût ài ran dans lai vie de tós las zórs... le traiveil du jardíñ, l'enteurtein de lai mâyon...

Tót çai, aivant, quand al âtot encóre lài, yâtot bè sûr lu, le Françouais, que s'en occupot, et cómme a faut.

Das fouais, un vouaisíñ ou bè un aute venot y demander de l'aide, pace qu'al âtot haibile, qu'a se tenot ài l'óvraize, tózórs de bon conseil et bè âye de rende sarvice.

Las peurméres breugnes d'octobe, déjà fraides, ainnonçaint un hivar aivancé et país deur. Lai bónne viéllé qu'aivot envie de bien çauffer sai mâyon se mettaí ài çarcer quéqu'uñ das ailentórs pó raimóner sai cemenée, mais elle n'en trouaí pas uñ pór ó faire.

Devant l'embarras de lai póre Lucie, le Louis Laifórce, qu'âtot deveni un zeune hómme, y conseillaí de s'adresser au Boâme.

Haa ! fiaí lai póre fonne, y'ot pas lai poène, a veut ran en saivar.

Demandez donc ài son frère, le Prince, lu, a voudraí p'téte.

Mai fouai non, a veut ran faire non pus.

Mai póre mère Lucie, tót çai ot bè dómmaize, râponnaí le Louis, mais I sais pas cómment faire pó vós sorti de lài.

Hoo ! On peut vraiment ran y faire ! I seus bè dans lai misère et I n'aittends

Veuve depuis déjà une dizaine d'années, originale mais pas bien maline, la Lucie n'avait plus le goût à rien dans lai vie de tous les jours... le travail du jardin, l'entretien de la maison...

Tout ça, avant, quand il était encore là, c'était bien sûr lui, le François, qui s'en occupait, et comme il faut.

Quelquefois, un voisin ou un autre venait lui demander de l'aide, parce qu'il était adroit, qu'il se tenait à l'ouvrage, toujours de bon conseil et heureux de rendre service.

Les premières brumes d'octobre, déjà froides, annonçaient un hiver avancé et dur. La bonne vieille qui avait envie de bien chauffer sa maison se mit à chercher quelqu'un des alentours pour ramoner sa cheminée, mais elle n'en trouva pas un pour le faire.

Devant l'embarras de lai pauvre Lucie, le Louis Lafourche, qui était devenu un jeune homme, lui conseilla de s'adresser au Boâme.

Haa ! fit lai pauvre femme, ce n'est pas la peine, il ne veut rien en savoir.

Demandez donc à son frère, le Prince, lui, il voudra peut-être.

Ma foi non, il ne veut rien faire non plus.

Ma pauvre mère Lucie, tout ça est bien dommage, répondit Louis, mais je ne sais pas comment faire pour vous sortir de là.

Hoo ! On ne peut vraiment rien y faire ! I suis bien dans la misère et je n'attends

pus ran, mon petit Louis, pace que te vouais, çai vaí faíre dix ans que mon póre Françouais ot mort, et pus jaimas parsónne n'ot veni pó me raimóner la cemenée.

Le Louis ne çarçai pas tróp ài comprende ce qu'elle entendot pór lài, et laichant ài d'outes le traiveil qu'elle aittendot, a s'en feut raiconter l'histouaire ài tós sas caimairaidés.

plus rien, mon petit Louis, parce que tu vois, ça va faire dix ans que mon pauvre François est mort, et plus jamais personne n'est venu me ramoner la cheminée.

Le Louis ne chercha pas trop à comprendre ce qu'elle entendait par là, et laissant à d'autres le travail qu'elle attendait, il s'en fut raconter l'histoire à tous ses camarades.

Cette histoire a été écrite par « Lai gladys »
d'après des souvenirs de villageois de Meunsiâtre.

La traduction en patois a été réalisée par Roger Dron,
retraité « reconverti » en linguistique, spécialiste du patois morvandiau, auteur de
plusieurs ouvrages sur le thème et membre titulaire de l'Académie du Morvan.